

LA BELGIQUE SOUS L'OCCUPATION ALLEMANDE.

Mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles.

Brand WHITLOCK

1916. Chapitre III : Le destin de Louis Bril.

La vie à Bruxelles devenait chaque jour un peu plus difficile et plus morne. La misère s'infiltrait partout. Sous le régime de la *Kartoffelzentrale* les pommes de terre se faisaient rares. On vit des commencements d'émeutes à Molenbeek-Saint-Jean : des femmes assaillirent la maison communale et les pompiers furent obligés de les disperser. La gêne réagissait sur les caractères, augmentait la cruauté, l'insensibilité de la vie. Les bouviers qui passaient par la rue Belliard assénaient sans remords des coups de gourdin sur le museau des bêtes bêlantes qui fermaient les yeux et détournaient la tête pour échapper au coup.

Un jour je me promenais vers midi au Vieux Marché, place du Jeu-de-Balle, où s'étaient tout le rebut de la ville, tous les débris de vies sordides et ratées ; le claquement des sabots de bois sur le pavé se ralentit vers l'heure de midi et les vendeuses, dans leurs frêles échoppes, boivent le

café dans de grands bols, en bavardant. Une fillette pleurait amèrement devant une matrone, indifférente à son appel et qui mâchonnait une tartine sans la partager ; la petite regardait la tartine disparaître dans le gosier maternel et n'obtint que tout à la fin le morceau qui restait.

On n'échappait point à l'atmosphère d'universelle dépression. Parfois un jour de printemps, égaré dans ce mois de février, faisait luire le soleil dans les flaques où l'eau s'égouttait des arbres ; on permettait alors aux prisonniers belges ramenés du front de se promener dans le jardin du palais des Académies, que les Allemands avaient transformé en hôpital militaire. Les invalides portaient de longues souquenilles rayées qui leur donnaient des airs misérables, mais ils avaient le coquet bonnet de police à gland jaune, rouge ou bleu et, sautillant sur leurs béquilles, riant et fumant, ils semblaient heureux, malgré tout, de ce retour et du répit que leur donnait « *la bonne blessure* ».

« *Les bons diables* », s'écriait quelqu'un qui les regardait à travers la grille. On ne permettait pas aux soldats belges de s'approcher, ni au

public de leur parler, mais les passants s'arrêtaient pour les contempler, sous le regard sévère des sentinelles allemandes. Les spectateurs, graves, tâchaient de découvrir une figure connue parmi ces prisonniers. Je vis une femme s'éloigner d'un air d'angoisse, la figure mouillée de larmes. Moins de deux ans auparavant, au même endroit, j'avais vu ces mêmes gars et des milliers d'autres parader le long des boulevards, joyeux et crânes, célébrant, avec tambours et trompettes, la fête du Roi.

Les faux bruits sur la guerre servaient de sujets de conversation, à table, quand on avait épuisé le sujet des pommes de terre ; celles-ci n'alimentaient plus que la discussion et, depuis leur disparition, semblaient délicieuses ; on en voyait une, rue d'Assaut, à la vitrine d'un antiquaire, sous cette étiquette :

Authentique, vendue.

On s'adressait constamment à moi comme diplomate, par conséquent personne renseignée, ou du moins renseignante, pour

savoir si tous ces bruits étaient vrais. Je n'en savais pas plus que les autres et, en réaliste consciencieux, je ne croyais qu'aux mauvaises nouvelles. Les dîners devenaient mornes. On n'entendait plus ces causeries animées sur la guerre, ces pronostics sur sa durée, ces considérations de politique mondiale qui marquèrent les premiers jours d'excitation et d'émotion, la lune de miel de la guerre. Celle-ci avait pris sa vraie couleur de chose laide, cruelle, odieuse.

Nul ne faisait effort pour plaire ; les gens qu'on rencontrait semblaient vieillis, indifférents, négligés, dépouillés de leurs avantages physiques. Les femmes ne montraient plus de nouvelles toilettes et la plupart portaient le deuil. Je me rappelle un soir de février (mon journal indique le 10) après le dîner, dans une maison où jadis tout était animation et gaieté ; je fumais une dernière cigarette en attendant que le vieux maître d'hôtel annonçât mon auto. Il parut enfin mais au lieu de prononcer la formule consacrée, il eut une consultation à voix basse avec le maître de la maison qui me fit un signe, et nous passâmes dans un salon mal éclairé où un homme m'attendait, très pâle, la figure tirée : il

s'agissait d'une nouvelle condamnation à mort, l'exécution était pour cette nuit ; pourrais-je faire quelque chose ? Le nom du condamné, Louis Bril, ne me suggérait qu'une forme humaine de plus parmi celles que les pelotons d'exécution allemands précipitaient dans l'abîme ; on prononça le nom d'Edith Cavell et j'écoutai le récit.

Louis Bril, garçon de restaurant à Bruxelles, avait été jugé et condamné à mort ce jour même pour avoir tué ce fils indigne d'un officier pensionné qui passait pour avoir dénoncé Miss Cavell. Je ne prétends pas connaître toute l'histoire. Peut-être ne fut-ce que l'instinct de roman, inséparable des temps de guerre, qui lia cet événement au nom immortel de la nurse anglaise.

L'homme qui venait me parler ce soir désirait savoir à qui présenter un recours en grâce signé par la mère de Bril. Je ne pus que lui donner le renseignement qu'il demandait ; naturellement, le recours n'eut point d'effet ; Bril fut fusillé le matin suivant, comme je le sus par l'affiche ordinaire. *

Brand WHITLOCK

Ce livre, *La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles*, a été traduit de l'anglais par le Professeur **Paul de Reul**, de l'Université de Bruxelles, ce qui n'est pas mentionné en « page de titre » mais bien sur une page antérieure à la page 1. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE%201914-1917%20TABLE%20MATIERES.zip>

On y dit : « Un grand nombre de documents, ainsi que certaines explications indispensables aux lecteurs anglais et américains, ont été supprimés, n'étant pas nécessaires pour les lecteurs français ou belges. »
Nous les reproduisons d'après l'original anglais publié sur notre site :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

AVIS

Par jugement du 8-9 février 1916, le tribunal de campagne a, indépendamment d'autres personnes condamnées à des peines diverses, condamné

Louis Bril,
garçon de café à Bruxelles,
à la peine de mort

pour assassinat commis à l'aide d'une arme à feu.

Le jugement a été confirmé et exécuté.

Bruxelles, le 11 février, 1916.

Le Gouvernement de Bruxelles.

Notes.

Traduction française : « *Le destin de Louis Bril* » in WHITLOCK, Brand ; chapitre III (1916) in *La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles* ; (Paris ; Berger-Levrault ; 1922) pages 302-304. D'après Brand Whitlock (1869-1934), *Belgium under the German Occupation : A Personal Narrative* ; London ; William HEINEMANN ; 1919, 2 volumes. Voir chapitre 10 (« *The fate of Louis Bril* »), volume 2, pages 82-86, notamment à :

<http://idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIUM%20UNDER%20GERMAN%20OCCUPATION%202%20CHAPTER%2010.pdf>

Ce serait intéressant de comparer avec ce que **Paul MAX** (cousin du *bourgmestre Adolphe MAX*) a dit du

même jour dans son **Journal de guerre** (*Notes d'un Bruxellois pendant l'Occupation 1914-1918*) :

http://www.museedelavilledebruxelles.be/fileadmin/user_upload/publications/Fichier_PDF/Fonte/Journal_de%20guerre_de_Paul_Max_bdef.pdf

Ce serait également intéressant de comparer avec ce que disent des mêmes dates [Louis GILLE](#), [Alphonse OOMS](#) et [Paul DELANDSHEERE](#) dans **50 mois d'occupation allemande** (Volume 2 : 1916). Voir, entre autres à :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>